Alexandre Voisard

Notre-Dame des égarées

ZOE

NOTRE-DAME DES ÉGARÉES

AUX ÉDITIONS ZOÉ
DU MÊME AUTEUR

Je ne sais pas si vous savez, MiniZoé, 1997

AUX ÉDITIONS EMPREINTES

Une enfance de fond en comble, 1993
Le Repentir du peintre, 1995
Émergence, 2009.
La poésie en chemins de ronde, 2010
Derrière la lampe, 2012
Les petites mûres de Jean La Paille, 2014

AUX ÉDITIONS BERNARD CAMPICHE

Maîtres et valets entre deux orages, 1993
Au rendez-vous des alluvions, carnets, 1999
Sauver sa trace, 2000
Fables des orées et des rues, 2003
L'adieu aux abeilles, 2003
Le mot musique ou l'enfance d'un poète, 2004
Le bestiaire de Guy-Noël Passavant, 2008
Accrues, carnets, 2011
Oiseau de hasard, 2013

L'ensemble de l'œuvre d'Alexandre Voisard est publiée
dans la collection L'Intégrale, 2006-2011

AUX ÉDITIONS SEGHERS
De cime et d'abîme, 2007

AUX ÉDITIONS LE MIEL DE L'OURS
Dans la fièvre du migrant, 2007

AUX ÉDITIONS DES MALVOISINS
Autour de Liberté à l'aube, correspondance avec Maurice Chappaz,
2010

ALEXANDRE VOISARD

NOTRE-DAME DES ÉGARÉES

ZOE

Les Éditions Zoé remercient l'Office de la culture de la République et Canton du Jura d'avoir accordé son soutien à la publication de ce livre.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : d'après *Three violinists playing the violin whilestanding in water*, © Nikolai Mossolainen/Shutterstock
ISBN 978-2-88927-489-5
ISBN EPUB: 978-2-88927-498-7
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-499-4

Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de la République et Canton de Genève, et de l'Office fédéral de la culture.

La musique creuse le ciel

Charles Baudelaire

1

L'eau nous vient du ciel, disent les moines, grâce à Dieu. Et l'eau, disent les poètes, c'est ce qu'emprunte le ciel à la terre. Entre le haut et le bas le commerce est incessant. Quant à l'eau ruisselant sur les toits pour venir nous lécher les pieds au matin devant nos portes, quel grand esprit devinera le chemin que ce filet d'ondée choisira entre les alluvions et les caillasses dès la moindre inclinaison ? C'est un jeu d'enfant parfois, une devinette à deux sous au moindre écoulement d'arrosoir. Au-delà des rêves et des amusettes, l'eau suit le cours qu'elle s'invente à la rencontre des rivières et des fleuves qui de hasards en confluences s'épousent en impérieuses noces. La moindre source, le ru le plus humble de votre colline y sont promis.

Le rêve emporte aux mers votre petit bateau de papier voué dès l'origine à ce rendez-vous de bout du monde.

Et l'humble ruisselet qui rafraîchissait votre pied soudain s'absente, non de lui-même mais de votre

regard. Si sa voie est imprévisible, son destin paraît tracé.

Toutes les vies humaines s'apparentent à ces rivières affluant à des entrevues impromptues pour se fondre en des semblables irréductibles. Ainsi va la vie de monts en vals, d'averses perlées en cours d'eau obstinés, de toute éternité.

Les destins infiniment croisés des humains, de leur naissance jusqu'à leur fin dernière, ressemblent à ce fortuit et gigantesque branle-bas des eaux. Le chenal qui à l'origine les aura pris par la ceinture ne les quittera guère, leur vie durant. Les hommes tracent la voie avec le même fatal acquiescement que les eaux en leurs cours. Ainsi vont-ils de conserve et de toute éternité dans la coulée des fontaines et du temps.

2

De même en est-il de Karel, venu de l'Est, et d'Hélène, native du Midi, pour se rencontrer à Colmar, baignée par cette Lauch qui bientôt se jette en l'Ill pour le Rhin tout proche. C'est ainsi qu'ils se sont salués dès leurs premiers échanges. Hélène surtout, Provençale dont les parents s'étaient établis ici, ville qui était alors française, a proclamé : « Je suis du Rhône, vaille que vaille ! » Quant à Karel, issu de Prague, il est désigné à jamais comme « homme du Rhin » par la piquante demoiselle. Durant toute leur vie commune elle lui lancera comme un défi : « Je suis du Rhône, vous êtes du Rhin, on ne se trouvera jamais vraiment. » Elle dit ça avec une ironie à peine feinte à cet homme de culture allemande qui en reçoit l'expression comme une taquinerie sans conséquence, n'est-il pas, lui, de la Moldau, donc de l'Elbe ? Mais pour Hélène il est venu de l'Est, traversant le Rhin, pour s'installer, avec sa langue et sa culture, comme professeur de musique dans le pensionnat très sélect où elle-même depuis plusieurs années enseigne

le français et le latin. Ils se sont approchés l'un de l'autre avec une méfiance de chats, elle surtout ne craignant pas de montrer subrepticement ses griffes, s'esquivant d'un pas si l'on se hasardait à lui prendre le bras. Quant à lui, homme mûr et pondéré, aîné de plus de dix-sept ans de la jeune fille de bonne famille, il la traitera toujours avec respect et indulgence pour ses humeurs de fille unique gâtée par la vie. Lui est de très modeste origine. Son père était vaguement issu d'une de ces hordes de haïdouks des monts de Bohême où des cabaretiers pragois l'avaient remarqué pour ses talents de violoniste forain et engagé pour leurs salles de bal. Il avait emmené avec lui deux enfants de sa tribu dont une fille, Maria, et un garçon, Karel, qui fut instruit et agréé à l'école de musique où il devint avec le temps l'assistant du maestro des instruments à cordes. Resté célibataire, il saisit une occasion de partir pour l'étranger, par l'entremise et la recommandation de son maître, à Colmar, en Alsace, où un institut français d'excellence accueillant des jeunes filles de la grande bourgeoisie lui confiait le mandat de maître de musique.

3

Karel est un des rares hommes du pensionnat. L'autre, un petit monsieur chenu, vient le vendredi matin dispenser ses deux heures de langue et d'histoire grecques. Outre le vieux jardinier que ne croisent jamais les pensionnaires. Il n'aurait pas été séant que le nouveau venu prenne domicile dans l'établissement. On lui a trouvé un petit logement de deux pièces, non loin du musée Unterlinden.

Il y mène une vie solitaire et paisible, se couchant et se levant tôt, passant ses loisirs en lecture et en flânerie autour de la cathédrale et vers l'ancienne douane, dite Koïfhus, au bord de la Lauch. Après l'heure quotidienne de gammes qu'il s'impose et qui peut se prolonger de lecture de nouvelles partitions trouvées dans la bibliothèque de l'institution, il se lance dans la philosophie allemande ou dans le hollandais Spinoza, qui le passionne. Oui, se convainc-t-il, l'âme et le corps sont un. Et le contrechamp de découvertes qui l'amusent tiennent dans Voltaire, dont la

fréquentation entretient son français, qu'il sait perfectible quoique déjà fort correct.

C'est à la table des professeurs, où ils déjeunent à pile midi trente, que les échanges sur la vie de la maison et ses programmes vont bon train. Mais aussi sur l'actualité franco-allemande qui retient toute l'attention de cette communauté restée très française et s'affichant même comme telle. La place d'Hélène et de Karel se font face.

Longtemps, ils se parlent peu. Elle est une femme plutôt petite, aux traits fins et aux cheveux bruns coiffés en chignon.

Tout est vif en elle, son langage, sa démarche, ses convictions bien trempées qui, fleuries d'aphorismes péremptoires sur un Dieu cruel et sur la condition humaine, agacent et amusent tour à tour son entourage.

Karel est d'emblée, dès les premières semaines de son service, frappé par la personnalité de cette jeune femme de vingt-huit ans si impérieuse dans son comportement comme dans ses idées. Il en est même troublé parfois, lui qui, quadragénaire placide et réservé, n'a que peu d'expérience avec les femmes. Ce sont donc deux contraires absolus qui durant toute la première année d'enseignement se croisent avec quelques mots courtois, se toisent, se frôlent et parfois s'affrontent brièvement, au dessert, sur l'un ou l'autre principe philosophique. « Non, *L'Émile* n'est pas une utopie… »

C'est fortuitement qu'ils se rencontrent sur le parvis de l'église Saint-Matthieu en cette veille de Noël 1893. On a beau s'être mesurés en une brève joute deux jours plus tôt, il n'est pas question de s'ignorer. Et l'ambiance recueillie qui baigne la rue incite chacun aux égards, sinon au partage. C'est en ces circonstances que Karel trouve en lui l'audace d'inviter sa collègue à dîner le surlendemain, fête de la Saint-Étienne, à l'auberge des Têtes. Elle ne répond pas tout de suite, elle dit seulement : « Marchons. » Ils cheminent donc tranquillement, d'un pas de badauds, dans la Grand-Rue, en se racontant des banalités sur la vie de la cité et les potins du pensionnat. Après quelques minutes, Hélène qui avait pris deux pas d'avance s'arrête et, se retournant vers Karel lui dit d'un ton sans réplique : « J'accepte votre invitation, mais n'attendez rien d'autre de ma part. »

4

À la fin du repas, à « cette bonne table » dont il avait entendu prononcer le nom au réfectoire du pensionnat, Karel un peu gris par la bouteille de riesling dont Hélène n'a absorbé que deux petits verres, se laisse aller aux confidences feutrées qu'en temps normal il se serait interdites. Il ne se répand pas en révélations sur ses propres origines, qui sont connues de tous au pensionnat et qui ne tiennent qu'en trois lignes. Il trouve en cet instant de tête-à-tête l'aplomb qui lui manque d'ordinaire pour poser des questions qui lui semblent indiscrètes.

— On vous imagine seule dans la vie, a-t-on raison ?

— J'ai quelques amis, ici et ailleurs, qui étaient proches de mes parents décédés.

— Et parmi eux un ami de cœur ?

— Je ne vous le dirai pas.

Elle a dit ça sèchement, afin qu'on s'engage sur un autre terrain.

— Permettez-vous que je vous dise Hélène, voulez-vous m'appeler par mon prénom ?

— Pourquoi pas ?

— Hélène, je pourrais lire vos lignes de la main.

— Ah non, j'ai horreur de ces balivernes de foire.

Mais Karel, qui a posé ses mains à plat sur la nappe, glisse l'extrémité de ses doigts vers ceux de sa voisine posés sagement à côté de sa tasse de moka. La main d'Hélène ne se dérobe pas. Aussitôt Karel se dit qu'une brèche est ouverte dans le mur d'en face.

— Hélène, vous regardez ma main…

— Je la trouve rassurante.

— Vous ne voulez pas me regarder dans les yeux ?

— J'ai peur tout à coup, moi qui me suis toujours crue à l'abri avec mon penchant à l'intransigeance.

— Figurez-vous que je ne connais toujours pas, depuis quatre mois que je suis votre collègue, la couleur de vos yeux…

— Et quand nos regards se croiseront vraiment, dites, qu'en sera-t-il de nous deux ?

Karel, à ces mots, retire sa main.

— Vous avez raison, Hélène, attendons demain pour découvrir nos yeux à la lumière du jour.

— Oui, tous ces flambeaux de Noël à chaque fenêtre nous aveuglent de fausses promesses.

5

Ils ont pris rendez-vous pour un « petit réveillon » au soir de la Saint-Sylvestre. Ce sera « chez elle », dans le confortable appartement qu'elle a conservé à la mort de sa mère, décédée six mois après la disparition de son époux, il y a sept ans.

Elle a cuisiné un poulet grand-mère, comme elle dit, à la manière qu'elle a toujours vu faire au fourneau familial, qu'elle accompagne de nouilles d'Alsace, de pois doux et de carottes fines. Ils avaient commencé avec des toasts de foie gras à l'apéritif que leur avait valu la bouteille de tokay apportée par l'invité. Pour le dessert elle a préparé des poires au vin rouge et à la cannelle, qu'on déguste avec des gaufrettes annoncées « de la maison ». Karel ne cesse, tout au long du repas, de se répandre en compliments certes sincères mais point trop n'en faut.

— J'ai compris, ne vous fatiguez pas, Karel, soit vous me prenez pour un cordon bleu, soit vous pensez devoir m'y faire croire. S'il vous plaît, renoncez à cette alternative.

— Vous ne m'interdirez pas, Hélène, de vous dire que j'admire votre façon de vous exprimer.

— Vous vous exprimez très bien vous-même et je trouve votre français parfait. Rapprochons-nous du poêle, j'ai un peu froid.

Dix minutes plus tard ils sont assis côte à côte sur le canapé de velours grenat.

Karel lui prend les mains, elle laisse faire, il s'enhardit à passer le bras par-dessus son épaule, sur sa nuque où le chignon s'égaille en petites touffes frisottantes. Elle laisse faire quand il se penche sur son visage puis elle se détourne vivement.

— Ne nous emportons pas, marmotte-t-elle en se levant, nous avons le temps.

Elle va prendre un châle posé sur un fauteuil et s'en couvre les épaules. Karel se lève à son tour et, la prenant par la taille, lui dit avec une fermeté qui l'étonne lui-même :

— Ce n'est pas le temps qui est important, c'est nous, Hélène, nous ne sommes plus des jouvenceaux, regardons-nous.

— Je vous vois très bien, en conquérant résolu, et quant à moi…

Elle n'achève pas sa phrase, elle tend ses lèvres à Karel qui se penche pour les embrasser délicatement puis avec une ardeur grandissante, jusqu'à mettre en bataille le chignon de la dame. Hélène se dégage, soupirant d'un air théâtral avant de prendre la main de Karel, l'entraînant dans sa chambre à coucher.

Ce qui se passe alors n'est pas de l'ordre de l'indicible, ni de l'incongru. Il y a des vêtements soudain en désordre, des peaux qui apparaissent dans le chatoiement d'une lumière tamisée, des mains qui se cherchent et qui se perdent, des mots brefs et sans suite sur des baisers qui se fourvoient, des soupirs âpres, des délicatesses, des prévenances soudaines avant quelques élans couronnés de murmures tout à tour gais et grinçants. Puis le silence et l'immobilité des corps sont rompus par Hélène qui, se rajustant, déclare sur un ton de professeur :

— Où cela nous mène-t-il ? Tu es du Rhin, je suis du Rhône, on ne se rencontrera jamais, jamais vraiment.

— Qu'est-ce que tu veux dire avec le mot rencontre, nous sommes là, toi et moi, nous nous sommes rencontrés.

— Je disais le Rhin et le Rhône, mais il y a des rivières qui se trouvent sans partage, le Doubs et la Saône, la Saône et le Rhône, le Rhin reçoit le Main…

— Mais je ne suis pas un fleuve…

— Si, nous sommes tous des rivières.

Ils se connaissent depuis quelques mois à peine et déjà Hélène, péremptoire, a signifié que leurs eaux, toutes symboliques qu'elles fussent dans son discours, sont condamnées à *faire semblant* qu'elles se reconnaissent, s'emmêlent en un douteux métissage.

— Je te fais peur, Hélène, et cela me désole, à en pleurer.

— Non, tu ne m'inspires ni peur ni aversion, c'est en moi, je crois, que les écluses ne s'ouvrent pas.

Karel se lève, rassemble ses vêtements et embrasse Hélène sur le front, puis religieusement sur les lèvres et s'en va. Sans aucune autre parole de part et d'autre.

Achevé d'imprimer
en octobre deux mille dix-sept
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève